

I. ÉVIDENCE

« Propositions générales » de méthodologie historique

Les données ou les documents historiques ; les faits historiques

La première phase du travail historique, que Raymond Aron dit négliger volontairement, est « la critique de texte » et « l'établissement de *ce qui s'est passé* » (*Philosophie de l'histoire*, p. 213).

I. 1. De l'analyse critique des sources à l'établissement des faits historiques particuliers

Raymond Aron insiste toujours sur le fait que « l'historien ne se confond pas avec un moi transcendantal, pas plus que le soldat ou le général. Il tend et atteint à l'impartialité dans la critique des sources et l'établissement des faits, mais, resterait-il impartial dans l'organisation des ensembles qu'il n'en serait pas moins *partial* dans la mesure même où il est *partiel* » (*Philosophie de l'histoire*, p. 365 ; *Mémoires*, p. 72).

En d'autres termes, la « démarche logiquement première de l'historien », qui est l'établissement des faits passés à partir des documents présents, implique la démarche initiale de l'analyse critique (interne et externe des documents), mais cette démarche *logiquement* première pose des problèmes très différents selon les époques et les ordres de faits, selon qu'il s'agit, par exemple, du spécialiste soucieux de déchiffrer les inscriptions crétoises ou du spécialiste qui tente, à la manière du juge d'instruction, de reconstituer les circonstances dans lesquelles Hitler ordonna la Solution finale (*Dimensions / 1958*, p. 51).

En 1958, Aron intitule « *Evidence and inference* » une conférence, donnée en anglais au Massachusetts Institute of Technology, qui porte sur la discussion du rapport qu'entretiennent les données (ce que nous savons comme un fait) et l'inférence (ce que nous induisons des faits) (*Ibidem*, p. 62).

L'« évidence », concept vaste qui, souligne Aron, n'appartient pas à son vocabulaire spontané, désigne l'ensemble des « données » dont dispose le savant, à savoir les résultats expérimentaux du physicien, ou les statistiques du sociologue, ou les *data* de l'historien : d'abord, si on se situe sur le plan de la critique historique, les données seraient les « documents » et les « monuments », les « témoignages » et les « œuvres » (ces dernières témoignant des idées et des sentiments de leurs créateurs), autrement dit, les données seraient les faits actuels, ainsi que les textes, temples, médailles, inscriptions, ruines, tombeaux, manuscrits (*records and remains*, documents et vestiges), que la sélection aveugle du temps nous a laissés ; ensuite, si on se situe sur le plan de la synthèse historique, les données seraient les faits (événements) passés prenant leur sens par rapport à un ensemble envisagé (*Ibidem*, p. 49, 51-52) :

« S'il est vrai que, à la limite, le fait pur (César a été assassiné aux ides de Mars) se distingue aisément de l'interprétation (le régime républicain à Rome était de toute manière condamné) ou l'hypothèse (César voulait édifier une monarchie de style oriental), tous les intermédiaires existent : le fait brut de l'assassinat n'intéresse personne s'il n'est pas remis à sa place dans l'ensemble constitué par la crise de la République romaine, la résistance de l'aristocratie sénatoriale au pouvoir personnel, etc. Or, tous ces intermédiaires ne sont ni faits bruts ni interprétation, ils sont des

faits rendus intelligibles par les notions employées, par la composition progressive de l'ensemble historico-social » (*Ibidem*, p. 52).

Ce que voudrait souligner Aron, c'est que les faits et l'interprétation (ou l'inférence) sont trop imbriqués pour permettre de distinguer clairement entre documents et faits, entre faits et interprétation, que les interprétations sont des espèces trop diverses pour que l'on puisse parler globalement de l'« interprétation historique », que cette dernière est le fait de chaque individu particulier qui pense l'histoire à l'aune de ses concepts et de ses totalités construites (*Ibidem*). Évidemment, Aron pense ici au positivisme de l'« école méthodique », dont le manuel *Introduction aux études historiques* (1898) de Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos, définissant les règles applicables à la discipline historique, constituait à une certaine époque le livre de chevet, le manuel de méthodologie qui décrivait les étapes de l'élaboration de l'histoire – à savoir chercher (recueillir), enregistrer (inventorier) et classer (répertorier) les sources (le première partie du métier d'historien, appelée *heuristique* en Allemagne), critique externe (ou d'érudition), critique interne (ou *herméneutique*), passage de l'établissement des faits à la synthèse historique – et qui devenait ainsi le concurrent du *Grundriss der Historik* (livre manuscrit de 1857/1858, troisième édition de 1882) de Johann Gustav Droysen, publié en France en 1887 sous le titre *Précis de la science de l'histoire* (traduction P.-A. Dormoy d'après l'édition allemande de 1882, Paris, Ernest Leroux, 1887) (BOURDÉ / MARTIN, p. 190-193 ; Patrick GARCIA, in *COURANTS HISTORIQUES*, p. 78), en 2002 sous le titre *Précis de théorie de l'histoire* (DROYSEN). D'ailleurs, l'école méthodique, notamment par la voix du susmentionné manuel, théorisait une dichotomie – que l'historien Antoine Prost trouve logiquement insoutenable – entre l'établissement des faits et leur interprétation, considérait que les faits ne sont pas tout faits, mais qu'une fois construits à partir des documents écrits (des textes d'archives), à l'aide des règles scientifiques bien définies, le sont définitivement, se mettant ainsi au service de l'administration de la preuve (de la vérification d'une affirmation) ; les historiens de la fin du XIX^e siècle avaient ainsi tenté d'affirmer le caractère scientifique de leur discipline par la méthode critique et l'établissement des faits (PROST, p. 56-59, 73, 189, 289, 293 ; BOURDÉ / MARTIN, p. 193-194).

Quelques années auparavant, en 1938, Aron soulignait qu'« un monument peut être considéré soit comme un document, soit comme une réalité spirituelle, pour ainsi dire virtuelle, offerte à tous » (*Philosophie de l'histoire*, p. 91).

Mais il faut encore rappeler le fait que, dès le départ, Aron ne situe pas sa démarche critique et philosophique au niveau de la critique historique – la critique externe ou d'érudition (qui porte sur les caractères matériels du document) et la critique interne des textes ou critique de sincérité et d'exactitude des témoignages (qui porte sur la cohérence du texte) – : « Nous excluons de notre enquête tout ce qui touche à l'établissement des faits et à la critique des textes. Nous admettons par hypothèse le caractère rigoureusement scientifique de ces démarches préliminaires » (*Ibidem*, p. 9). D'ailleurs, Aron rappelle qu'un accord général existe entre les chercheurs en histoire sur les procédés valables pour interpréter des textes et sur l'établissement des faits (*Philosophie critique*, p. 307), que la méthodologie de la recherche se soumet aux règles de la rigueur et de la preuve dans toutes les disciplines qui se veulent scientifiques, et que même le penseur relativiste, à condition qu'il soit raisonnable, ne met jamais en doute « la vérité, valable pour tous <ceux qui s'accordent sur ces procédés>, des faits et des rapports établis par les méthodes rigoureuses » (« *Existence historique* », p. 156, 158).

Mais, insiste Aron, puisque le « véritable problème philosophique » ne concerne pas l'établissement des faits – car il tient de la « reconstitution du passé » (*R.M.M.*, 1938, p. 444) –, l'historien n'arrive pas à la science en se dépersonnalisant, mais en soumettant sa particularité aux rigueurs de la critique et au contrôle de la preuve (*Dimensions* / 1958, p. 64), c'est-à-dire il n'y a pas de science bâtie en dehors de l'historicité de l'historien.

Si la « scientificité » de la connaissance historique se situe précisément au niveau de l'heuristique et de la critique historique où il y a progrès cumulatif *de droit* et *de fait* au service de l'érudition, la pluralité des interprétations historiques est un renouvellement qui ne constitue pas le dépassement vers une « révolution scientifique » de l'histoire, vers une science historique qui soit définitivement acquise ou universellement valable, et qui finalement accèderait à l'objectivité (*JANSSENS, in ACTES, Budapest 2000, p. 32-33*). Nous verrons d'ailleurs plus tard que l'objectivité n'est pas synonyme d'impartialité, mais d'universalité (*Philosophie de l'histoire, p. 9*).

I. 2. De l'établissement des faits historiques particuliers à la re-construction d'un événement historique individuel ou collectif

La logique traditionnelle utilisait la notion de « sélection » comme un choix – en fonction de préférences subjectives – effectué par l'historien parmi les faits établis auparavant *scientifiquement*, de manière rigoureuse (*Philosophie de l'histoire, p. 161*).

Au contraire – souligne Raymond Aron – l'élaboration historique doit commencer avec la critique du concept même de « fait » historique, et pas seulement au moment du groupement des données (*ici* les faits établis) comme on le croit d'ordinaire (*Ibidem*).

Dans cette perspective théorique, l'opération première par laquelle on re-construit un fait historique – par exemple, « la progression de l'aile gauche » d'une armée (fait individuel et collectif établi auparavant par l'intermédiaire des documents) lors d'une bataille (fait collectif établi auparavant) – est pour Aron la « traduction conceptuelle » et la « sélection élémentaire » (et non pas une sélection qui éliminerait certains éléments historiques) (*Ibidem, p. 140*).

❖ La « traduction conceptuelle » et la « sélection élémentaire » : l'unité d'un événement historique

La « traduction conceptuelle » d'un événement historique, la progression de l'aile gauche ou la bataille, est la « compréhension des motifs réalisés dans les conduites » (les « intentions des chefs et les actes des soldats », l'intelligibilité des actes et de l'ensemble), elle isole des phénomènes concrets, construit des termes abstraits, dessine les « grandes lignes » (*Philosophie de l'histoire, p. 140, 289-290*).

Lors de cette première opération aucun fait n'est éliminé, ni encore décrit, seulement l'historien « note », par une « sélection élémentaire », des remarques ou des commentaires (*Ibidem, p. 140*) :

« L'expression notionnelle <la saisie globale conceptuelle> *représente* <organise sous des catégories> une multiplicité des données <faits> saisies en bloc, dans leur ensemble ou dans leur résultat. Mais, dans la mesure où, au-dessous du niveau du fait construit, l'historien note tel ou tel épisode, il choisit librement. On insiste souvent sur cette sélection élémentaire comme si elle était de nature à compromettre l'objectivité. En réalité, ces notations visent surtout à suggérer une atmosphère ou à évoquer une situation. Peu importe l'arbitraire du choix. D'autre part, les concepts à l'aide desquels nous organisons rétrospectivement la bataille risquent de porter la

marque de la science militaire présente, comme notre compréhension de la guerre moderne <risque> d'être faussée par les souvenirs et la tradition. Techniques, stratégies, tactiques ont évolué : l'historien projette peut-être ses propres catégories dans le passé. Anachronisme qui comporte une part de légitimité, si l'acte avait précédé la prise de conscience, si la théorie actuelle éclaire une conduite qui l'ignorait » (*Ibidem*, p. 140-141).

Mais les reconstructions conceptuelles d'un acte ou d'une œuvre fonctionnent à l'intérieur d'un système choisi auparavant parmi de multiples systèmes d'interprétation (*Ibidem*, p. 105).

C'est la traduction conceptuelle qui confère l'unité à un fait individuel (comme le geste d'un grenadier au milieu de l'événement militaire ou la progression de l'aile gauche par rapport à la bataille) ou à un fait collectif (comme la bataille), puisque l'unité vient de l'esprit (*Ibidem*, p. 139).

Un événement historique est à la fois perceptible (s'il est pris dans sa *réalité* perceptible) et intelligible, car, « dans la formule qui sert à le traduire <conceptuellement>, on retient seulement le motif réalisé, on évite ainsi l'équivoque sans renoncer à la compréhension » (*Ibidem*, p. 138-139).

❖ Le choix du cadre d'étude et la « sélection historique » des faits

Les problèmes de la sélection soulevés par la logique allemande de l'histoire partent du constat que l'histoire ne conserve pas tous les événements du passé, et alors se pose inévitablement la question du choix : *ou bien* les mêmes faits se retrouvent chez tous les historiens (Rickert), *ou bien* la sélection varie et dans ce cas s'ouvre le grand débat de l'objectivité de la science historique (*Philosophie critique*, p. 296).

Le problème essentiel de la sélection se posait – aux yeux des logiciens allemands – d'abord autour du critère de la discrimination (du choix) : d'après la « valeur » (Rickert) ou selon l'« efficacité » (Simmel) ; ensuite, autour des conséquences de la sélection pour la validité du récit : la sélection, est-elle principe d'universalité (les mêmes faits, en fonction d'un certain système de valeurs, seraient historiques, c'est-à-dire dignes de l'histoire savoir, pour tous les historiens), ou, au contraire, principe de relativité (le choix libre de l'historien exprime sa curiosité et sa situation à l'intérieur d'une collectivité), est-elle donc objective ou subjective ? (*Philosophie de l'histoire*, p. 161-162).

Critiquant tant la théorie de Heinrich Rickert (sélection par les valeurs principes d'universalité, par l'accord *de fait* sur les valeurs, accord qui, au moins à l'intérieur d'une collectivité, assurerait l'objectivité du choix), que celle de Georg Simmel (la « sélection par l'efficace », ainsi seuls seraient historiques les faits qui ont exercé une influence efficace sur la suite du devenir), Raymond Aron adopte finalement la position de Max Weber selon lequel la sélection est subjective, moins arbitraire qu'historique, immanente au travail de l'historien : son rôle ne consiste pas tant à éliminer certaines données qu'à organiser le monde historique, c'est-à-dire à re-construire l'objet historique (le passé), à analyser les valeurs d'une époque, à définir des types idéaux (*Ibidem*, p. 162-163).

Quant à la « présence de la dialectique dans l'analytique » des concepts historiques (au sens kantien des mots « dialectique » et « analytique ») – en tant que « résultante » centrale d'une « critique de la raison historique » telle qu'elle a été pratiquée par les néo-kantiens allemands (*Ibidem*, p. 367) –, quant à cette « *dialectique* de la raison historique », inséparable d'une recherche des catégories historiques, elle résulte de « notre incapacité à déterminer de manière universellement valable les valeurs qui sont les principes de la sélection » en histoire (*Philosophie critique*, p. 18) (MESURE, « Notes », p. 500).

À l'indifférence pratique des historiens vis-à-vis des problèmes logiques de la sélection,

Aron propose le plan de l'expérience vécue qui est celle des acteurs, des spectateurs et des observateurs, le plan de l'expérience historique qui seule peut prouver aux historiens la subjectivité du choix ou de la sélection et dont la nature doit intéresser à la fois philosophes et historiens :

« Si l'on s'en tient aux formules abstraites, on s'explique l'indifférence des historiens à l'égard [...] des démonstrations logiques. Peu leur importe, après tout, que la capote de Frédéric II disparaisse de la mémoire et des chroniques : nul n'oubliera le plan de bataille. Dès lors, le choix qu'on leur reproche, même s'ils en admettent l'existence, demeure en deçà de leur travail, en marge de leurs préoccupations. Pour prouver que la détermination de l'essentiel et l'orientation du récit sont subjectives, on ne saurait se contenter d'exemples <historiques> aussi primitifs. Ce qui est en question, c'est la nature de l'expérience historique » (*Philosophie de l'histoire*, p. 163).

Aron combat l'argument selon lequel les données historiques, fragmentaires et informes, seraient comme une poussière :

« L'historien qui dépouille les archives réunit d'abord des collections de faits, mais, dès qu'il en vient à composer, fût-ce un simple récit, il n'est plus en présence d'un chaos. Il n'observe ni individus isolés, ni événements détachés : ceux-là sont intégrés à des groupes, ceux-ci inséparables d'un état de la collectivité ou des institutions. L'intelligibilité des motifs (et parfois des mobiles) se communique de proche en proche aux œuvres collectives et inconscientes, la société et l'histoire » (*Ibidem*, p. 92).

La sélection aronienne ne se fonde ni sur l'incohérence (Max Weber), ni sur l'infinité (Rickert) du réel, mais « sur le fait le plus incontestable : l'intervalle qui sépare l'historien de son objet, c'est-à-dire la prise de conscience de la conscience et l'observateur de l'intéressé » (*Ibidem*, p. 178).

En conclusion, la « diversité des choix » possibles tient à la « qualité humaine du monde historique », c'est-à-dire à la multiplicité des points de vue tant de l'homme qui vit que de celui qui pense la vie (*Ibidem*, p. 167-168).

Tant le choix du cadre d'étude (la détermination de l'objet) que la sélection des faits établis (pas encore décrits) ne relèvent guère de la logique, bien que ces deux démarches contribuent au renouvellement de la connaissance historique (« **Existence historique** », p. 157-158), affirmation qui nous renvoie aux démarches logiques (à l'inférence), constitutives de l'intelligibilité de l'histoire et du récit historique.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos (par Gheorghe Vladutescu de l'Académie roumaine)	7
NOTE explicative	9
INTRODUCTION	11
Le pourquoi de la « philosophie de l'histoire » : l'exemple Raymond Aron	11
Plan de ce livre (présentation et arguments)	13
Niveaux d'approche théorique dans la pensée philosophique aronienne	13
❖ Le plan <i>épistémologique</i> et <i>méthodologique</i> (approche « gnoséologique » et illustrations logiques concrètes)	14
❖ Le plan <i>transcendantal</i> (approche critique ou analytique)	16
❖ Le plan <i>philosophique</i> (approche ontologique et axiologique)	18
Les étapes de la pensée philosophico-historique aronienne	19
Section A	
Raymond Aron et la problématique d'une théorie de l'histoire	
1^{re} Partie – L'ÉDIFICATION DU MONDE HISTORIQUE	
<i>La reconstruction (reconstitution) du passé</i>	
Regard épistémologique, méthodologique et transcendantal	
	23
I. ÉVIDENCE : « Propositions générales » de méthodologie historique (<i>les données ou les documents ; les faits historiques</i>)	25
I. 1. De l'analyse critique des sources à l'établissement des faits historiques particuliers	25
I. 2. De l'établissement des faits historiques particuliers à la reconstruction d'un événement historique individuel ou collectif	27
❖ La « traduction conceptuelle » et la « sélection élémentaire » (l'unité d'un événement historique)	27
❖ Le choix du cadre d'étude et la « sélection historique » des faits	28
II. INFÉRENCE : Sur une description et une théorie logique de la connaissance historique (<i>procédés historiques fondamentaux ; concepts et catégories historiques</i>)	31
II. 1. Intellection compréhensive	34
II. 1. 1. Conscience	34
❖ La conscience de soi	34
❖ La conscience étrangère	35
❖ La conscience historique	35
II. 1. 2. Connaissance	36
❖ La connaissance de soi	36
❖ La connaissance d'autrui	38

❖ L'esprit objectif	39
❖ La connaissance historique	39
II. 1. 3. Compréhension	41
❖ La compréhension de soi	42
❖ La compréhension d'autrui	42
❖ La compréhension historique	43
a) La compréhension des hommes ou des acteurs historiques (l'intentionnalité ou la rationalité)	43
b) La compréhension des idées (l'autonomie des univers spirituels)	47
c) La compréhension des faits ou des événements historiques	48
❖ Les limites et les difficultés de la compréhension historique (la pluralité des perspectives et la pluralité des interprétations)	50
❖ Compréhension et Causalité	52
II. 2. Intellection explicative	54
II. 2. 1 Causalité	54
❖ La causalité naturelle	54
❖ La causalité sociologique	58
❖ La causalité historique	59
II. 2. 2. Causalité, Contingence, Hasard	63
II. 2. 3. Les « grands hommes »	65
II. 2. 4. Causalité et Responsabilité historique	66
II. 2. 5. Déterminisme historique	70
II. 2. 6. Les limites de la causalité historique et de l'objectivité de la connaissance historique	77
II. 2. 7. Causalité et Compréhension	78
II. 3. Ensembles historiques	80
II. 4. Devenir et « Sens de l'histoire »	88
II. 4. 1. Devenir et Temps historiques	88
II. 4. 2. Le « sens de l'histoire »	90
2^e Partie – HISTOIRE et OBJECTIVITÉ	
Sur une théorie transcendantale de la connaissance historique	
Regard épistémologique et transcendantal	97
Histoire et histoires	99
Les deux histoires (l'histoire-réalité et l'histoire-science, réalité et savoir)	99
Les territoires de l'histoire	102
❖ L'histoire des idées (les « histoires spéciales », ou « spécialisées », ou « spécifiques »)	102
❖ L'histoire des faits (l'histoire empirique ou l'« histoire événementielle »)	108
❖ L'histoire totale et la « fin de l'histoire »	111
Histoire et Théorie	115
Historicité de l'historien	118
Objectivité historique	121
L'objectivité de la connaissance historique	121

Les limites de l'objectivité historique	122
Le dépassement de l'objectivisme historique	125
Relativité historique	128
La relativité de la connaissance historique (le danger de la « dissolution de l'objet »)	128
Les limites du relativisme historique (le dépassement de l'historisme)	129
3^e Partie – HISTOIRE et VÉRITÉ	
Sur une philosophie de l'histoire et une philosophie de l'action	
Regard <i>philosophico</i> -historique et <i>philosophico</i> -politique	137
La conception trinitaire de « l'homme et l'histoire »	139
« L'homme dans l'histoire » : action–choix	140
« L'homme historique » : action–décision (acte décisif) et engagement	142
« L'histoire de l'homme » : quête de la vérité	145
La Valeur de Vérité (« une idée de la Raison »)	147
Vérité et Liberté (quête de la vérité et conquête de la liberté)	154
Liberté et Temporalité (« la liberté dans la temporalité »)	158
Section B	
Philosophie de l'histoire et Sciences de l'esprit	
Histoire et Philosophie	163
Histoire et Philosophie de l'histoire	163
Philosophie de l'histoire et Philosophie (et anthropologie philosophique)	170
Philosophie de l'histoire et Idéologie(s) (les « religions séculières »)	171
Philosophie de l'histoire et Religion	180
Vision judéo-chrétienne et Philosophies traditionnelles de l'histoire	180
Aron et la Providence (la « vocation universelle »)	180
Aron et l'Athéisme (la « ruse de la raison » et le rationalisme aronien)	181
Aron, la Judéité et le Judaïsme	184
Philosophie de l'histoire et Sociologie	185
Histoire et Sociologie	185
Philosophie de l'histoire et Théorie sociologique	188
La responsabilité sociale du philosophe	191
Le « social » dans la pensée aronienne	192
Philosophie de l'histoire et Psychologie	196
Philosophie de l'histoire et Politique	199
Philosophie de l'histoire et Philosophie de la politique (ou « théorie politique » et « théorie des relations internationales »)	199
❖ L'autonomie et la primauté <i>du</i> politique	201
❖ Pensée philosophique et pensée politique	205
❖ Influences (l'« ascendance » théorique de la pensée politique aronienne)	210

❖ Le « réalisme » aronien	212
❖ Contributions aroniennes à la pensée politique	215
Liberté(s) et Égalité	227
Réformisme (libéralisme politique) ou Révolutionnarisme ; « droite » ou « gauche »	232
Le « spectateur engagé » de l'histoire	239
Le patriotisme aronien	245

Section C Dialogues aroniens

DIALOGUES PHILOSOPHIQUES	253
Les « ruses de la raison »	253
Kant	253
Hegel ; Marx	258
Le « néo-kantisme » ou la « philosophie critique de l'histoire »	263
Dilthey (la « critique de la raison historique »)	265
Rickert (la philosophie des valeurs)	273
Simmel (les « sens objectifs »)	277
Max Weber (la causalité probabiliste rétrospective)	281
« L'échec de la critique » ; la « solution » Weber (l'imputation causale singulière)	294
Le dépassement de l'historisme (Scheler)	300
Les « métaphysiques de l'histoire »	304
Spengler et Toynbee (le pessimisme de la dispersion ou le dogmatisme de la pluralité)	304
Arendt (le « mystère de l'événement »)	308
Le « marxisme de Marx » (l'optimisme du progrès ou le dogmatisme de l'unité)	310
Le dépassement de « l'antinomie fondamentale »	319
Les « marxismes »	322
Les interprétations « orthodoxes » du marxisme	322
Les « Saintes Familles » ou les « marxismes imaginaires »	326
❖ Le « marxisme existencialisé »	327
a) Sartre	329
b) Merleau-Ponty	346
❖ Le « marxisme structuralisé » (Althusser)	348
❖ Le « post-marxisme »	353
Bergson (la doctrine de la contingence et de la liberté)	356
Husserl (la « phénoménologie »)	358
Les « philosophies du soupçon »	360
Nietzsche (le « perspectivisme »)	360
Heidegger (<i>l'Existenzphilosophie</i>)	362
La « nouvelle critique » ou le « postmodernisme » français (Foucault)	367

Les philosophes catholiques (le Père jésuite Gaston Fessard)	375
DIALOGUES SOCIOLOGIQUES	379
La « sociologie politique » aronienne et le concept de « modernité »	379
Montesquieu (la pensée libérale)	384
Tocqueville (la pensée libérale-démocratique)	386
Comte (le « positivisme »)	390
Marx (la sociologie moniste)	393
Durkheim (le « sociologisme »)	399
Max Weber (la « sociologie compréhensive »)	405
Lévi-Strauss (le « structuralisme »)	412
DIALOGUES HISTORIQUES ET POLITIQUES	417
Thucydide (le récit historique)	417
Aristote (l'autonomie <i>du</i> « politique »)	424
Machiavel (le « machiavélisme de Machiavel » : politique et moralité ; le « machiavélisme moderne » : Pareto)	428
Clausewitz (la théorie de la guerre absolue)	434
Section D	
Échanges épistémologiques	
La soutenance (le 26 mars 1938)	445
Les historiens « positivistes » (l'histoire traditionnelle ou l'« histoire événementielle »)	451
L'école des <i>Annales</i>	457
Les « pères fondateurs » (l'« histoire-problème » : Marc Bloch et Lucien Febvre)	459
Fernand Braudel (les temps de l'histoire)	462
Les « nouvelles histoires »	465
Les « analystes » anglo-américains (la « controverse Hempel-Dray »)	471
Karl Popper (le « logique de la situation »)	477
Friedrich von Hayek (le « néo-libéralisme »)	480

Les historiens « épistémologues »	483
Henri-Irénée Marrou (le « personnalisme »)	483
Paul Veyne (la « pure curiosité » désintéressée)	489
Michel de Certeau (la « structuration triangulaire » : « lieu », « production », « écriture de l'histoire »)	495

Section E
La pensée aronienne

Influences (la « biographie intellectuelle » de Raymond Aron)	503
Un « système » philosophique aronien ?	508
L'unité théorique de l'œuvre aronienne	518
L'originalité de la pensée aronienne	522
Une pensée critique (la méthode critique aronienne)	522
Le style aronien	524
L'actualité de la pensée aronienne	527
La réception et l'écho de l' <i>Introduction à la philosophie de l'histoire</i>	527
La connaissance actuelle de la pensée philosophique aronienne	529
Une « école » de pensée aronienne ?	540
Un profil idéal-typique d'intellectuel : Raymond Aron	542
Débats épistémologiques actuels (entre « crise » et « refondation » de l'histoire : Gérard Noirel et Roger Chartier)	547
<i>En guise de conclusion</i>	555
<i>BIBLIOGRAPHIE (1) : Écrits de Raymond Aron</i>	559
<i>BIBLIOGRAPHIE (2) : Ouvrages consacrés à Raymond Aron / Divers ouvrages utilisés, cités ou mentionnés</i>	564
<i>INDEX NOMINUM (ébauche)</i>	581